

LA
VIE POSTHUME

2^e ANNÉE. — N° 10

Avril 1887

SOMMAIRE :

J. E. LEBAY. — *Lettre du D^r Charroppin. — Varia : Pickmann et Donato à Marseille, R. — Le diabolisme, E. LEBAY. — Profession de foi d'un spirite de la première heure, ALFRED VÉRON. — Un livre compromettant, M^{rs} GEORGE. — Avis.*



Les grands problèmes ont toujours eu le privilège de passionner les intelligences. Cela tient, sans doute, à cette fièvre de savoir et de comprendre qui tourmente l'esprit humain et l'entraîne sans cesse, infatigable champion, à la découverte de nouvelles vérités. L'existence de Dieu, la nature de l'âme, ces deux formidables points d'interrogation, auxquels nul penseur ne saurait se soustraire, ont de tout temps été l'objet de multiples appréciations et font encore, de nos jours, l'inépuisable sujet de bien des controverses.

Chacun, selon l'imagination qui lui est propre, son éducation scientifique et philosophique, ses aspirations personnelles vers un idéal particulier, les envisage à son point de vue et, de bonne foi, croit posséder une plus grande part de vérités que les autres. Notre siècle d'affranchissement et de lumière apportera-t-il sur ces importantes questions une vérité plus saisissable ? L'avenir nous réserve-t-il quelque éclatante démonstration qui puisse enfin rallier toutes les intelligences véritablement sincères et libres ? C'est ce dont nous ne pourrions douter, notre conviction intime étant que la pensée humaine peut aspirer à tous les progrès et qu'il n'est point de limites susceptibles de l'arrêter dans ses connaissances et ses découvertes.

Mais, en attendant que la vérité luisse pour tous, on ne saurait

blâmer les efforts de ceux qui la recherchent ardemment et qui, dépouillés des enfantines idéalités du passé, élargissent chaque jour le cercle de leur conception, sentant bien que plus s'étendra le rayonnement de leur pensée, et plus facilement aussi ils pourront commencer à percevoir et à s'assimiler les vérités de l'avenir.

Contrairement à ceux qui voient des dangers et des écueils à chaque nouvel effort que fait la raison humaine pour s'éclairer, c'est donc avec un véritable plaisir que nous avons vu, ces temps derniers, la presse spirite sortir de son apathie habituelle pour mettre de nouveau à l'ordre du jour la question de la divinité et de la spiritualité de l'âme.

Citer les noms connus et estimés de MM. *Camille Chaigneau, Laurent de Faget, de Rienzi, Metzger, Gabriel Delanne, Céphas*, c'est dire avec quel enthousiasme et quel talent ont été défendues, de part et d'autre, des manières de voir différentes. Nous avons essayé, pour notre part, d'apporter notre modeste tribut d'appréciation sur ces importants sujets, et d'émettre quelques idées qui, si elles n'ont pas eu le mérite d'être nouvelles, ont cependant celui d'être sincères. Nous doutons après avoir cru. L'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme sont sorties de notre conviction pour entrer dans le domaine de l'hypothèse. Est-ce un progrès ? Est-ce un recul ? C'est à quoi pourront répondre sans doute nos adversaires, quand ils connaîtront les motifs de notre indécision, et qu'ils auront pu apprécier les diverses causes qui ont amené une transformation complète dans nos idées et changé une conviction sincère en une incertitude non moins franche.

*
**

Tout effet intelligent a une cause intelligente ; l'univers étant un effet intelligent a forcément une cause intelligente ; cette cause intelligente c'est Dieu. Tel est le raisonnement qui, à quelques variantes près, a toujours servi à affirmer l'existence du *Dieu-horloger*. Mais, si l'univers n'avait pas été fait ? S'il n'était pas un effet, il n'aurait donc pas de cause ? Or, est-il possible qu'il ait toujours existé, ou plutôt, n'est-il pas impossible qu'il n'est pas toujours existé ? Examinons cette dernière question :

Si l'univers a été créé, il a un créateur. Ce créateur a donc été inactif à un moment donné, si éloigné soit-il dans l'infini. Il n'a

donc pas pu ou pas voulu créer l'univers avant un terme fixé. Cela peut-il être conciliable avec l'idée d'un Dieu infiniment bon, infiniment puissant ? Ne pas pouvoir c'est ne pas avoir la toute puissance, ne pas vouloir c'est ne pas avoir la toute bonté. S'il a créé l'univers, de quoi l'a-t-il fait puisqu'à cet instant, il n'existait rien sauf lui ? Il a donc pris en lui-même les éléments nécessaires à cette création ; il n'a donc pas créé, il s'est transformé. On arrive alors à l'étrange conclusion suivante : Si l'univers a un créateur, c'est qu'il n'a pas été créé !

Mais, admettons un instant que par un effort surhumain d'imagination, ou sous le couvert d'un sophisme quelconque, nous ayons pu arriver à admettre la création par un créateur. Etudions cette création et voyons si nous pouvons arriver à une conclusion moins étrange que la précédente :

Dieu a créé l'univers. Cet univers est un ensemble de choses et d'êtres qui gravitent les uns vers l'harmonie, les autres vers la perfection. Les choses inorganiques partent d'un état de confusion et de désordre et ont pour but de s'harmoniser progressivement pour servir à la manifestation des êtres organiques qui, eux aussi, partent de l'infériorité, intellectuelle et morale, pour graviter chacun plus ou moins péniblement vers une perfection à venir. Il est certain que les mondes qui roulent dans l'espace n'ont pas été créés tout d'une pièce. La science géologique nous démontre que la terre, — et ce qui est vrai pour notre petit globe doit l'être aussi pour les autres planètes, — est un assemblage de molécules et de particules plus ou moins harmonisées entre elles, et formant un tout compacte qui est le monde sur lequel nous respirons. Elle nous démontre aussi que les harmonies que nous admirons actuellement dans notre nature terrestre, ne sont que le résultat d'une lente et progressive transformation, et que, si nous remontons par la pensée jusqu'aux âges préhistoriques, nous pouvons alors constater plus de discordances que d'harmonies.

De nos jours même, les tremblements de terre, les éruptions volcaniques, les inondations, les tempêtes, nous démontrent trop sûrement hélas ! que notre planète continue son évolution progressive et qu'elle n'a pas atteint encore son summum de supériorité.

Il est non moins certain, d'autre part, que les êtres qui vivent à sa surface, ont passé, eux aussi, par une filière progressive et que l'homme, sorti des rangs de l'animalité, faisait partie dans un passé plus lointain, d'espèces et de règnes plus inférieurs encore.

C'est par des efforts successifs que de la monade initiale inconsciente et informe, il s'est élevé progressivement jusqu'à l'humanité, en passant par toutes les infériorités, toutes les cruautés, tous les vices. Doué du libre arbitre, il s'est appliqué à développer peu à peu en lui les sentiments généreux, et sa raison d'aujourd'hui reculerait peut-être d'horreur et de dégoût, si elle pouvait revoir son passé et reconnaître sa personnalité de jadis dans une plante stupide ou un carnassier altéré de sang.

Tout passe par le mal pour arriver au bien. Il n'y a progrès que parce qu'il y a infériorité à la base et supériorité au sommet.

Le mal est la voie progressive du bien, ce dernier commençant quand finit le premier. S'il y a création, elle n'est donc point aussi admirable que l'on veut bien le dire, puisqu'au début des choses et des êtres, nous voyons : au point de vue physique, le chaos ; au point de vue moral, la bestialité ; au point de vue intellectuel, la stupidité. Donc s'il y a création et créateur : Dieu a créé le mal ! Nouvelle conclusion qui nous paraît non moins étrange que la précédente et que nous offrons à la réflexion des partisans du Dieu-Horloger.

Une autre manière d'envisager l'important problème de la divinité est celle qui consiste à considérer Dieu, comme la force immanente à l'univers et dont toutes les parties, individualisées dans certains groupements moléculaires, formeraient l'infinité variété des êtres. L'univers serait régi par une force générale, à lui immanente, et qui ne serait pas plus sa cause, qu'elle ne serait son effet, puisque tous deux auraient été et devraient être indéfiniment co-éternels l'un à l'autre.

Cette nouvelle définition de Dieu, tout en ayant sur la précédente, le mérite incontestable d'être plus accessible à la raison, aurait aussi l'avantage de supprimer, en les confondant, le créateur et la création, et de laisser à l'univers son infinité de jadis, ce qui nous garantirait alors son éternité de l'avenir, et serait certainement beaucoup plus raisonnable que de lui supposer un commencement.

Dieu, étant immanent à l'univers, progresserait avec lui ; il aurait eu ses infériorités dans le passé et tendrait sans cesse vers des supériorités à venir ; il serait l'*Etre* ; à lui seul il serait *Tout*, et nous ne serions, nous, que des minuscules parties de son individualité collective, étincelles dont le grand foyer entretiendrait la vitalité et qui ne seraient que par lui, comme il ne serait que par elles. Il serait l'Océan, nous serions les gouttes d'eau. Ainsi défini, Dieu

paraît être plus accessible à la raison humaine. Il est le plus élevé des êtres, puisqu'il résume en lui seul, l'ensemble de toutes les perfections acquises ; il progresse, parce que nous progressons tous, ou nous progressons parce qu'il progresse ; ce qu'il nous impose, il le subit lui-même ; il souffre de nos douleurs, il sourit de nos joies, il est en nous, nous sommes en lui ; il est d'autant plus fort et plus puissant, que nous sommes plus unis et plus solidaires ; ce n'est plus un Dieu arbitraire, immuable et omnipotent ; ce n'est plus un monarque céleste imposant des décrets, punissant et récompensant au gré de ses caprices, ayant créé l'univers et pouvant le détruire ; c'est le Dieu nécessaire, la force indispensable à l'équilibre universel, le Dieu progressif qui lutte, souffre et s'élève, c'est la République dans le ciel.

Donc Dieu c'est l'homme !

Conclusion, aussi étrange que les autres, puisqu'elle est la négation de ce qu'elle affirme.

*
**

Depuis que la pensée humaine s'efforce de rechercher la solution de l'insondable problème, toutes les idées émises sur la Divinité sont plus ou moins greffées sur les deux manières précédentes de l'envisager ; anthropomorphisme ou panthéisme. Les partisans du Dieu-horloger n'ont d'autre raison à donner pour prouver son existence que l'aphorisme suivant : L'univers a été créé, donc il a un créateur ; à quoi nous pouvons répondre tout aussi bien et avec aussi peu de certitude qu'eux : l'univers n'ayant pas eu de commencement n'a jamais été créé, donc il n'a pas de créateur ; ce qui place alors le problème sur son véritable terrain et pose la question plus simplement, de la manière suivante : l'univers a-t-il été créé ou a-t-il toujours existé ?

En attendant la solution définitive et scientifique de cette dernière question, il est donc permis, sans déraisonner, de douter de l'existence du Dieu-créeur. Quant aux partisans du Dieu immanent, nous leur demanderons, — tout en reconnaissant la supériorité de leur théorie, sur l'idée enfantine d'une création miraculeuse, — s'ils croient réellement avoir trouvé la clé du problème et s'ils ne craignent pas de prendre l'imaginaire pour le réel en faisant d'une collectivité composée d'éléments si divers et si disparates, une unité intelligente et consciente par elle-même. Dieu est pour eux l'ensemble des humanités, de même qu'on petit une nation est

l'ensemble des citoyens qui la composent ; mais qu'est-ce qu'une nation ; est-ce un être conscient qui agit, pense et dirige par lui-même ? Non, c'est la résultante moyenne de toutes les intelligences qui en font partie ; de même, par analogie, Dieu ne serait alors que la résultante de toutes les intelligences qui composent l'univers, et par conséquent un être purement fictif, essentiellement variable, ayant résumé toutes les infériorités de jadis, aspirant sans cesse vers la perfection : le *Diable* dans le passé, le *bon Dieu* dans l'avenir.

« Les hommes traitent Dieu, disait Goethe à Eckerman, comme
« si l'être suprême n'était autre chose que leur semblable. Il de-
« vient pour eux un simple vocable, un mot d'habitude, sous
« lequel ils n'émettent pas la moindre idée. Mais, s'ils étaient
« pénétrés de la grandeur de Dieu, ils garderaient le silence et,
« par respect ils s'abstiendraient de le nommer. »

Tel est aussi, notre avis ; nous avons assez à faire pour arriver à la connaissance de nous mêmes, l'étude de l'univers et de ses lois, ouvre à notre pensée un horizon assez vaste pour nous en contenter, pour le moment, du moins, en ce qu'il nous est loisible d'affirmer, sans crainte de voir nos affirmations actuelles contredites plus tard par les découvertes de la science. Quant aux conceptions plus grandioses de la pensée, celles qui ont pour objet Dieu et les causes premières, discutons-les et cherchons-en ardemment la solution, mais ne commençons pas à rebours, ne mettons pas à la base, ainsi que le dit fort bien M. *Camille Chateaubriand*, ce qui est encore placé sur un inaccessible sommet ; procédons du connu à l'inconnu et n'imposons pas comme article de foi, ce que nulle science ne saurait encore démontrer.

L'existence de Dieu est encore à l'état de problème ; au lieu de l'affirmer sans la prouver, discutons-la au contraire ; ne faisons pas comme ces enfants qui, courbés peureusement sous la bénédiction du prêtre quand il élève le Saint-Sacrement, s'étonnent un jour d'avoir pu relever le front sans être foudroyés ; ayons le courage de regarder en face toutes les questions, si élevées soient-elles, et n'abdiquons pas notre raison, dût-elle même déraisonner, quand il s'agit de problème tel que celui de la Divinité, dont la solution intéresse à un si haut degré l'humanité toute entière. Dieu n'est pas démontrable par la raison, celle-ci pouvant tour à tour le nier ou l'affirmer. C'est pour le moment une idéale con-

ception vers laquelle le cœur aspire, un sentiment élevé que certains êtres ressentent sans pouvoir le définir, mais que nul n'a le droit d'imposer à qui que ce soit, parce qu'il n'est encore qu'une vague intuition des démonstrations positives de l'avenir et qu'il représente l'*Indéfinissable*, l'*Incompréhensible*, l'*Inconnu*.

E. LEBAY. (1)

LETTRE DU D^r CHARROPPIN

II

Bordeaux, Février 1887.

CHER MONSIEUR,

Nous vous remercions des vœux si sympathiques et si chaleureux que vous nous adressez. Les nôtres vous les connaissez : c'est la réussite de l'œuvre que vous avez entreprise, et que vous conduisez si bien avec vos dignes collaborateurs. Vous êtes en train de poser les bases de la religion et de la philosophie de l'avenir, appelées à réaliser cette devise : Science et Conscience. Avec notre croyance commune à la persistance de l'être et à la communication possible des deux mondes, nous avons un terrain solide sur lequel nous pouvons marcher avec assurance. Voilà le seul credo que nous puissions raisonnablement accepter. Travaillons à élargir la voie, sans nous laisser arrêter par les difficultés et les obstacles, conditions inséparables de la vie.

Quand on aborde un pareil sujet " l' Existence, la Vie " on ne risque pas de l'épuiser. Le dernier article de l'Esprit Jean, quoique répondant aux exigences du cœur et de la raison, n'explique pas ces exceptions que nous voyons tous les jours et qui sembleraient infirmer la règle qu'il développe avec tant de talent. Pour quelques clartés qui nous arrivent, que d'ombres encore à dissiper ! Il est une question entre autres, celle des enfants morts au berceau, sur laquelle je n'ai trouvé nulle part une solution satisfaisante. Pezzani nous dit : « Il faut penser que n'ayant pas mérité de prime abord le passage à un monde supérieur, ils n'ont pas

(1) Nous examinerons dans un prochain article la question non moins intéressante de la spiritualité de l'âme.

« non plus mérité les souffrances de la terre, et après un temps
« plus ou moins court de repos et de développement, ils sont affran-
« chis par la mort du degré terrestre de l'initiation. »

C'est possible, mais dirai-je à Pezzani : de quelle utilité, de quel profit peuvent être pour leur avancement, des existences si courtes où l'être ne fait que paraître et disparaître ? Louis Figuier pense que les enfants morts en bas-âge recommencent la vie terrestre. A cela Pezzani répond : « Nous ne voyons pas trop l'utilité de cette
« première apparition tout à coup entravée pour être reprise. Il y
« a là une perte de temps injustifiable et qui blesse la loi universelle
« du progrès et la loi non moins éternelle de l'économie des res-
sorts. »

D'accord ; mais la solution de Pezzani ne nous semble pas résoudre la question, et nous sommes tentés de lui renvoyer l'objection qu'il fait à Louis Figuier. Il y a là un mystère. Qui nous l'éclaircira ? Tout dans l'univers a sa raison d'être suffisante ; quelle est donc celle de ces êtres éphémères dont la disparition nous trouble et nous émeut ?

Je parlais plus haut de la religion de l'avenir. Voulez-vous, cher directeur, que je vous dise comme je la conçois ? Je suppose qu'avec le progrès des temps, cette communication entre les deux mondes, qui est aujourd'hui un fait indéniable, devienne plus facile, et ce qui est encore une exception, la médiumnité, arrive à se généraliser et à nous donner les moyens de nous mettre d'une façon régulière en rapport avec les êtres de l'espace. Et bien, le culte, alors, sera celui des grandes et belles Entéléchies qui nous ont précédés sur le chemin de la vie, laissant après elles de ses sillons lumineux qui ne s'effacent jamais ; êtres vénérés qui nous ont faits ce que nous sommes et qui constituent nos guides, nos chefs de file dans la famille spirituelle à laquelle nous sommes appelés à nous réunir. Au lieu de nous perdre dans des dissertations sans fin sur l'absolu, que nous ne pouvons atteindre, nous nous en tiendrons, pour le moment du moins, à ces Dieux du relatif et du devenir, les seuls que nous puissions comprendre.

Cette religion de l'avenir a toujours préoccupé les grands penseurs de notre époque. Ceux mêmes dont l'analyse dissolvante semblerait ne devoir aboutir qu'au scepticisme, en sont pénétrés, et l'expriment parfois dans des pages qui méritent d'être citées. C'est le cas de M. Renouvier.

« Supposez, dit-il, que toutes les écoles étant formées, la religion,

« libre de préjugés, et maitresse de s'abandonner à ses aspirations
« natives, suive la pente commune des nations modernes ; suppo-
« sez qu'au lieu d'envisager l'univers comme un royaume dont le
« monarque a trouvé le moyen d'être absolu sans danger de faire
« que les actes et les consciences de ses sujets ne soient que son
« acte propre et sa propre conscience, nous aimions au contraire à
« y voir une aristocratie dont les chefs naturels nous dirigent du
« haut des sphères supérieures, ou encore une démocratie indéfi-
« niment et spontanément ascendante sur les chemins de la vie,
« une république des êtres, qui peuple l'espace d'un chœur innom-
« brable de sœurs et de frères en avance ou en retard sur nous,
« qui nous aident ou qui nous appellent, nous attendent ou nous
« suivent, et tous nous tendent quelque part les bras ; supposez que
« la religion s'attache à ces nobles doctrines, à ces doctrines de
« vie, d'avenir et de liberté, que la science ne saurait décréter sans
« doute, mais qu'elle ne saurait non plus démentir. Dans le vaste
« champ qui s'ouvrira à la fois et que des milliers d'églises parcour-
« ront librement pour y chercher des cantons appropriés aux in-
« térêts des individus et des races, soit qu'elles se livrent sans ré-
« serve au souffle de l'enthousiasme ou qu'elles s'éloignent non
« moins orgueilleusement de la sphère habituelle des consciences
« émancipées du sacerdoce, émancipées de la fausse science et d'i-
« nintelligibles mystères ; je ne dis pas que la vérité philosophique
« sera atteinte avec certitude, mais je dis que la personnalité divine,
« sortant des nuages épais de la métaphysique, éclatera de toute part
« avec une force qu'elle n'eût jamais ; que cette personnalité pourra
« au besoin se concentrer en une personne unique pour nous, mais
« réelle et infinie, enveloppant l'étendue de notre petit monde hu-
« main, et que toutes les vertus et aspirations du cœur y trouve-
« ront satisfaction sans s'aller perdre dans le néant de l'existence
« absolue. Ou la religion n'est plus ou désormais elle est là. »

Ces lignes sont une preuve éclatante de cette vérité : que l'homme ne vit pas seulement de négations, mais encore plus d'affirmations. La critique, l'analyse peuvent bien nous donner les satisfactions de l'esprit, mais jamais celles du cœur. L'idéal nous étreint, nous enlace, nous enveloppe de toute part, c'est la force expansive de l'Être-Prothée aux mille formes ; qu'on le comprime sur un point il reparaitra sur un autre. Le sentiment de l'immortalité, qui en est la plus haute expression, est, comme l'a dit si justement Quinet, une puissance de vie accumulée qui a besoin de déborder dans l'avenir.

Je finis cette lettre un peu trop longue, mais qui vous marquera le plaisir que j'ai de m'entretenir avec vous.

Nous sommes toujours tout à vous et à vos dignes associés.

D^r L. CHARROPPIN.

Remarque. — Nous convenons avec l'honorable docteur Charroppin que la question des morts prématurées, malgré les explications de Pezzani, Louis Figuiér, etc., est toujours l'une des plus obscures. Cela tient, croyons-nous, à ce que les penseurs qui, de tout temps, ont voulu essayer de la résoudre, ont fait faussement appel, les uns, au principe, démenti, de l'andantissement de l'être, les autres, à celui d'une volonté directrice arbitraire non moins qu'imaginaire, alors que le problème réside tout entier dans le jeu régulier d'une éternelle et immuable loi. Et c'est pourquoi l'Esprit Jean ne cessant de s'inspirer de ce dernier point de vue, il y a lieu d'espérer qu'il saura, le moment venu, au cours de son travail, serrer cette question et bon nombre d'autres non moins profondes, d'un peu plus près que ce que l'on a pu voir jusqu'ici. — M. G.

VARIA

Pickmann et Donato à Marseille

Les séances publiques de magnétisme ne sont pas interdites en France, tant mieux. — Elles présentent quelques dangers. — Soit. Les gouvernements, et ce sont presque ceux de tous les pays d'Europe, qui ont défendu ce genre de spectacle ont peut-être agi sagement dans l'intérêt de leurs *sujets*, — je ne veux pas entrer dans ces graves questions de droit public — mais je me félicite de ce que chez nous on laisse à l'opinion publique et au jugement de chacun, le soin de signaler ces dangers et de les prévenir. Cela est une preuve de quelques degrés de plus dans la hauteur du niveau de l'éducation populaire. Et comme mon patriotisme — d'une nuance qui se fond dans l'incolore — est peu jaloux, je souhaite que les nations moins favorisées, nous égalent au plus tôt dans la pratique de la liberté.

Les Marseillais viennent de traverser une période, où il n'a tenu qu'à

eux d'user largement de ce droit d'assister à des expériences publiques d'hypnotisme. Deux habiles praticiens, de genre différent, Pickmann et Donato, ont donné dans notre ville chacun plusieurs représentations. Avant de parler de leurs faits et gestes, que le lecteur me permette une petite digression — il en comprendra tout à l'heure l'utilité — sur la communication de pensée.

Une division d'abord : suggestion mentale apparente ou pseudo-suggestion et suggestion mentale vraie. Qu'est-ce que cela signifie ? Tout simplement ceci : Toute opération psychique, toute représentation mentale, toute pensée est accompagnée de mouvement, a un équivalent moteur : parole intérieure (accompagnée de mouvements très atténués des muscles du larynx), mouvements des lèvres et de la langue, attitudes, jeux de physiologie, contractions musculaires, modifications de la circulation, des sécrétions, etc. Tous ces signes extérieurs de la pensée, inaperçus par le commun des mortels sont saisis, à l'aide surtout de la vue et de l'ouïe, par les sensitifs, les hypnotisés dont l'acuité sensorielle est extraordinairement développée dans certaines circonstances, et ces signes inconsciemment perçus, sont aussi inconsciemment traduits et interprétés, parce qu'à l'hyperacuité des sens se joint une hyperacuité intellectuelle non moins remarquable. C'est la suggestion mentale apparente, la seule admise par la plupart des hommes de science.

L'hyperesthésie du sujet rend parfaitement compte d'après eux de tous les phénomènes de communication de pensée. Et ils poussent loin, bien loin, trop loin, ce me semble, cette explication. Voici l'un d'eux par exemple, le Dr Ruault (1), qui joue de la guitare — hyperacuité sensorielle et intellectuelle — avec une hardiesse et une virtuosité sans égales. A la parole intérieure, dit-il, sont inévitablement associés des mouvements musculaires ; ces mouvements produisent un certain bruit composé et « ce dernier, lorsqu'il est entendu seul (par l'hyperesthésie naturellement), ne devient-il pas, dès lors, le substitut de la syllabe articulée qu'il accompagne d'ordinaire ? Et ne conçoit-on pas que le somnambule comprenne bientôt ce langage aussi bien que l'autre ». Si on lui oppose les suggestions mentales à grande distance, il vous fait remarquer que les faits de ce genre ne sont pas à l'abri de toute critique et si vous insistez, eh bien il vous répond avec la plus facile aisance : « Rien n'empêche d'admettre qu'exceptionnellement la perception inconsciente du sujet puisse se faire sentir à des distances sensiblement plus grandes. Supposer que le somnambule lit la parole intérieure sur le visage, ou qu'il l'entend, même d'assez loin, me semble assez naturel. Est-il naturel, au contraire, de penser que les cellules cérébrales reçoivent par un méca-

(1) Communication à la Société de psychologie physiologique.
Revue Philosophique de décembre 1886.

nisme inimaginable une sorte de reflet des images emmagasinées dans les cellules du cerveau de l'hypnotiseur, en même temps que l'excitation nécessaire pour produire l'association de ces images de telle façon que l'idée du second se reproduise identiquement chez le premier ? ». Je ne sais si cela est naturel, mais il n'en est pas moins vrai que la communication directe de pensée, sans signes extérieurs, a trouvé des partisans parmi les hypnotistes. MM. Richet, Ochorowicz, Janet, Beaunis, Myers, etc., admettent comme certaine ou tout au moins comme probable l'existence de la suggestion mentale vraie. En a-t-on donné une explication satisfaisante ? Non à la vérité : Mouvement des cellules nerveuses se transmettant par l'intermédiaire de vibrations de l'éther ; ondulations similaires à celles qui produisent et communiquent la lumière, l'électricité, etc., toutes hypothèses inspirées par les théories sur l'unité des forces de la nature, mais que l'analyse des faits de suggestion mentale, de leur caractère et des conditions dans lesquelles elles se produisent montre incomplètes ou inapplicables.

* * *

Cela dit sur les deux divisions, les deux modes probables, possibles de la suggestion mentale, permettez-moi de vous présenter Pickmann, le liseur de pensées. Voici très rapidement le grossier canevas de ses expériences : Un spectateur pense fortement un nombre, un mot, etc., formule intérieurement un acte à exécuter par Pickmann ; celui-ci saisit dans sa main ou applique sur son front l'index du suggestionneur et devine souvent le mot, le nombre pensé ou accomplit l'acte commandé ; ou, encore, un assassinat est simulé par les spectateurs, un objet est caché dans la salle ; Pickmann qui s'était retiré pendant ces préparatifs rentre les yeux bandés, prend la main d'un assistant auquel il recommande de penser avec force à la scène d'assassinat qui vient d'être jouée, à l'endroit où se trouve caché l'objet et l'entraînant fiévreusement après lui, saccadé, nerveux, changeant de direction, s'arrêtant brusquement en accusant le *penseur* de distraction, il reproduit après bien des tâtonnements, des courses vaines, les diverses scènes du crime et retrouve l'objet caché.

Que penser de ces faits ? Sont-ils exemples de supercherie et alors comment les expliquer ? Je dois dire avant tout que Pickmann fait précéder ses expériences de communication de pensée, d'une séance de prestidigitation où il se montre ma foi fort habile, et ce mélange de phénomènes de haute psychologie et de tours de gobelets et de chapeaux au contenu fantastique, s'il est profondément original, ne laisse pas que d'être très embarrassant pour celui qui veut *rerum cognoscere causas*. La distinction entre ce qui appartient à la science des Bosco et ce qui est dû à une faculté psychique particulière devient bien difficile, et si à l'existence de ce talent de prestidigitateur que possède Pickmann, vous ajoutez les pitoyables conditions de contrôle qu'offrent les séances publiques, vous penserez avec moi que

toute affirmation catégorique est impossible ou tout au moins imprudente. Toutefois comme ces mêmes expériences ont été reproduites par Pickmann dans des réunions privées dont les journaux ont donné des comptes-rendus ; comme des faits analogues ont été constatés, sous des conditions d'examen rigoureuses, par des observateurs sérieux, admettons leur *genuineness*, comme disent les Anglais, et demandons-nous dans laquelle des deux divisions de la suggestion mentale nous devons les classer.

Pour beaucoup la solution n'offre pas la moindre difficulté : du moment qu'il y a contact entre les deux acteurs, l'hypothèse de la suggestion mentale vraie doit être absolument mise de côté. Cette interprétation ne me paraît pas à l'abri de toute critique. L'on ne comprend pas, par exemple, comment les mots, comment les nombres dont la série est illimitée peuvent chacun se traduire par une différence caractéristique dans les contractions musculaires, dans la température, dans l'humidité ou la sécheresse de la main. Tout au plus peut-on, si on admet l'hypothèse du D^r Ruault sur les bruits musculaires du larynx, produits par le langage intérieur, invoquer le rapprochement impliqué par le contact. Mais s'il faut convenir que les faits de transmission de pensée qui se passent dans des conditions de distance faible et de contact direct ou indirect (à l'aide d'une baguette de verre, ou conducteur quelconque), semblent appartenir plutôt à la pseudo-suggestion mentale, il n'est pourtant pas évident qu'il faille rejeter dans leur explication toute intervention de la suggestion mentale vraie. Et pourquoi le rapprochement et le contact ne favoriseraient-ils pas aussi la production de cette dernière ? Ici les deux ordres de faits se mêlent intimement, se confondent, se combinent et rejeter l'un d'eux est tout simplement un procédé commode, et dans ce domaine, le commode, le facile est généralement le faux.

Pickmann ne se borne pas au rôle de récepteur, au rôle passif, (passif est une façon de parler, car ce rôle exige beaucoup de tension et d'efforts) ; s'il est sujet il sait aussi jouer le tyran et se faire dominateur. Il n'a été bruit ici pendant quelques jours que de l'empire qu'il exerçait sur un jeune homme intelligent et distingué, appartenant à une famille connue ; car au début de son séjour à Marseille, on se disputait dans les salons le fameux liseur de pensées. Par suggestion verbale et à l'état de veille, il a forcé ce jeune homme à se rendre à un endroit déterminé, à voler une montre chez un bijoutier, etc... Sur la scène du théâtre où il donnait ses représentations, je l'ai vu fasciner des jeunes gens, provoquer en eux des changements de personnalité, leur faire manger des pêches et boire du vin de champagne sous les espèces de pommes de terre crue et d'huile de foie de morue.

*
* *

Mais il ne se tient pas longtemps sur ce terrain particulier du magnétisme où le second de nos deux travailleurs, Donato, a fait, lui, élection de

domicile. Cette spécialisation dans les phénomènes produits, offre certainement de grands avantages au point de vue expérimental, et elle a permis au célèbre fascinateur d'arriver à des résultats remarquables, mais il n'a pas su éviter l'écueil qu'elle cache sous le succès : l'exclusivisme doctrinal, ou, mieux, dans la circonstance, le personnalisme. La tendance de Donato à rejeter l'existence de faits qu'il n'a pu reproduire, à affirmer catégoriquement la fausseté de toutes les explications différentes de celles qu'il propose, en un mot à enfermer ses croyances dans le *donatisme*, s'est clairement manifestée dans la séance qu'il a donnée aux membres de la Presse et aux savants. Voulant, disait-il, exposer quelques vues générales sur le magnétisme et répondre aux objections et aux doutes des esprits prévenus, il ne croyait pouvoir mieux atteindre son but qu'en priant les spectateurs de lui adresser telles questions qu'ils voudraient touchant le magnétisme. Il s'efforçait d'y répondre de son mieux. Ce genre de causerie, en présence d'un public disposé à la résistance, est un exercice difficile et dangereux, M. Donato a pu s'en convaincre. Les questions faites sont souvent mal posées, obscures, parfois ridicules et pour contenter ou faire taire des questionneurs de genres si différents il faut beaucoup de patience et de sang-froid, de science et d'esprit. M. Donato a beaucoup affirmé et beaucoup nié, (la suggestion mentale vraie en particulier), fort peu discuté et prouvé ; il a contesté les assertions de Charcot, Ochorowicz et autres, et la valeur de certaines de leurs expériences, déclarant qu'on ne devait s'en rapporter qu'à soi et n'admettre que les faits qu'on pouvait produire ou sérieusement contrôler. A ce compte-là on irait loin, et en suivant ses propres conseils, on serait en droit de lui dire que ses expériences ne signifient pas grand chose, puisque, comme je l'ai remarqué plus haut, les séances publiques ne permettent qu'un examen très superficiel et un contrôle absolument dérisoire. Somme toute, M. Donato, durant cette causerie n'a pas satisfait, je crois, tous ses interlocuteurs et il n'a réussi à imposer silence aux plus récalcitrants qu'en faisant la proposition — accueillie avec un empressement qui montrait bien que les assistants étaient venus pour voir et attendaient avec impatience — de tenter quelques expériences de fascination.

Esquissons à grands traits le *modus faciendi* de Donato aux quelques représentations qu'il a données dans notre ville. Il invite les jeunes gens (au-dessous de 30 ans) à monter sur la scène. Quand un certain nombre ont répondu à son appel il commence par leur faire subir deux épreuves préliminaires destinées à lui faire connaître les bons et les mauvais sujets. Elles consistent en ceci : 1° Le sujet appuie fortement ses mains — les bras étant rigides et dirigés en bas et le corps penché en avant — sur les mains du magnétiseur qui, après un petit moment de cette sorte de lutte, retourne brusquement la tête et regarde fixement son adversaire les yeux dans les yeux ; celui-ci recule-t-il automatiquement, c'est qu'il

ressent l'influence magnétique. 2° Le sujet s'étend horizontalement sur le dos ; M. Donato se penche sur son visage ; ne peut-il se relever sous la pression de ce regard fascinateur et malgré tous ses efforts : nouvelle preuve de sa sensibilité.

Viennent ensuite des exercices variés mais identiques dans leur caractère essentiel ; ce sont les manifestations brutales de l'hypnotisme, celles où la personnalité humaine au lieu de grandir et de s'idéaliser, semble passer à l'état de pantin. M. Donato attire à lui simultanément plusieurs sujets qui se précipitent comme des furieux, se pressent, se poussent autour de leur fascinateur cherchant avidement ses yeux. Il fait parler ces jeunes gens et les arrête brusquement au milieu d'une phrase, d'un mot, la bouche béante, s'efforçant inutilement d'articuler ; il les fait rire, pleurer, grelotter, leur persuade qu'ils sont chanteurs, tailleurs, cordonniers, à son gré, et ils accomplissent des actes conformes à leur nouvelle profession ; il compose avec eux des tableaux vivants : les naufragés de la Méduse par exemple, les uns sont étendus inertes, un autre agite un mouchoir et pleure, celui-ci prie, l'autre se mord les poings, etc . . . ; il leur déclare qu'ils sont saltimbanques et ils se livrent tous à la fois à des sauts désordonnés, à une sarabande d'une irrésistible cocasserie, etc.

Par quel procédé produit-il ces manifestations bizarres ? Par suggestion, suggestion verbale parfois ou musculaire (par les attitudes, les positions qu'il leur fait prendre), mais le plus souvent suggestion par une mimique spéciale, par signes représentatifs des idées qu'il veut faire naître, indicateurs des actes qu'il veut faire exécuter ; ces signes imperceptibles, souvent inappréciables pour le spectateur, sont parfaitement saisis et interprétés par les fascinés. Ceux-ci conservent toujours dans ces rêves (le suggestionné est un rêveur d'une espèce spéciale qui vit son rêve) qui leur sont imposés, une allure particulière, automatique, artificielle ; leurs mouvements sont raides, leur physionomie généralement sans expression, imbécile ; ils ont quelque chose du fonctionnement aveugle et fatal de la machine. Si l'on rit parfois de bon cœur des attitudes grotesques, des airs idiots, des actions stupides de tous ces patients volontaires et heureusement pour eux inconscients, on éprouve, pour peu qu'on ait conservé quelques préjugés sur la majesté du roi de la création, une impression douloureuse à le voir ainsi transformé non en bête comme Nabuchodonosor, mais en disgracieux fantoche. Mon Dieu, après tout, nous ne sommes peut-être à l'état normal que des fantoches plus compliqués, des machines plus ou moins perfectionnées, et les états magnétiques comme ceux dont nous venons de parler ne font-ils qu'accentuer, que mettre en relief le caractère automatique de l'être humain.

Quelle impression ont semblé produire sur le public les expériences de Donato ? A-t-il cru à leur authenticité, les a-t-il jugées indemnes de toute supercherie et de tout compérage ? Les personnes un peu initiées aux

études magnétiques ont seules pu se rendre compte et de la valeur et de la signification de tels phénomènes, et rendre justice aux puissantes facultés de l'expérimentateur. Le plus grand nombre ont dû rester dans le doute et l'incertitude, étonnés comme en présence de faits qui ne disaient rien à leur intelligence, ou convaincus que tout était simulé, et quand des scènes, des tableaux vivants incarnaient le comique, on ne cherchait plus à comprendre et tous, sans autre souci, s'abandonnaient alors à l'hilarité et aux bruyants éclats de rire.

Les Marseillais n'ont pas d'ailleurs montré un grand empressement. Il nous semble difficile que ce genre de spectacle puisse jamais devenir un équivalent de la comédie ou de l'opéra et remplir à lui seul les 4 heures d'une soirée de théâtre. Ici Pickmam et Donato ont dû appeler à leur aide, le premier, comme nous l'avons vu, la prestidigitation, et le second l'exhibition des deux nains, le général Mite et sa dame, afin d'occuper un certain temps l'attention des spectateurs. La forme d'enseignement la plus appropriée à la vulgarisation utile des connaissances magnétiques me paraît être celle de conférences accompagnées, illustrées de faits expérimentaux.

R.

LE DIABOLISME

Il y a trois sortes de merveilleux — du moins c'est le R. P. Dorgues qui le prétend. — 1° Le merveilleux divin ; 2° le merveilleux mixte ; 3° le merveilleux diabolique.

Qu'est-ce que le merveilleux divin ?

Le merveilleux divin comprend tous les faits extra-naturels se produisant avec l'autorisation ou pour la glorification de la très-sainte église, catholique, apostolique et romaine.

Qu'est-ce que le merveilleux mixte ?

Le merveilleux mixte est l'ensemble des manifestations magnétiques et hypnotiques dont les unes, les manifestations physiques, sont produites par l'action naturelle de forces encore inconnues et dont les autres, les manifestations mentales, nécessitent pour leur production l'intervention infernale du Diable.

Qu'est-ce que le merveilleux diabolique ?

Oh ! celui-là c'est le plus terrible, le plus dangereux.

Ce sont ces faits extraordinaires et surnaturels, dont nul ne saurait contester l'authenticité, qui se sont produits de tout temps

et se produisent encore de nos jours avec une grande intensité, et qui, sous le nom de *Spiritisme*, démontrent surabondamment la puissance du Diable qui en est le seul instigateur.

Mais, direz-vous, qu'est-ce donc que le Diable ?

Ça, demandez-le au R. P. Dorgues, qui paraît le connaître beaucoup puisqu'il en parle sans cesse et qui affirme son existence avec une autorité d'argumentation à peu près de la force de celle de *Jean Wier* qui, dans son livre des *Prestiges*, ne trouve rien de mieux pour nous démontrer l'existence des démons, que de nous assurer qu'il a pu en compter « sept millions quatre cent cinq mille neuf cent-vingt-six, sauf erreur de calcul. »

Mais, qu'est-ce enfin que le père Dorgues ?

Le R. P. Dorgues, chers lecteurs, c'est un orateur éloquent, prédicateur de carême, qui, cette année a choisi pour sujet, le *merveilleux*, et le définit de la manière précitée. Le R. P. Dorgues ! c'est un prédicateur élégant, à la voix harmonieuse et persuasive, qui est, paraît-il, spécialement chargé de faire de la réclame pour le Diable dont il parle tout le temps en délaissant pour lui son béat de bon Dieu, lequel a tellement à faire, qu'il laisse à messire Satan, tout le loisir et le pouvoir de tourmenter et de tromper les pauvres humains. Le R. P. Dorgues ! c'est un érudit théologien qui propage de son mieux le spiritisme en affirmant hautement ses manifestations et que tous les spirites doivent remercier bien sincèrement, pour le zèle qu'il déploie à répandre leurs idées.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que le révérend en question fasse montre de beaucoup de tendresse pour le spiritisme ; s'il en facilite la vulgarisation en l'affirmant, ce n'est pas que telle soit son intention ; mais comme ils s'adresse à des personnes que nous aimons à croire intelligentes et qui, comme telles ne doivent pas avoir une conviction bien arrêtée sur l'existence du croquemitaine infernal, il s'en suit, tout simplement, que ces personnes auront été pour la plupart fort étonnées d'entendre affirmer par une voix aussi éloquente ce qu'elles avaient si souvent entendu ridiculiser et bafouer, et qu'un peu de curiosité aidant, elles seront naturellement amenées à chercher à se rendre compte par elles-mêmes. Il est vrai que le R. P. Dorgues, en attribuant tous les faits spirites à l'infernal pouvoir de Satan, n'a pas manqué de défendre sévèrement à ses fidèles d'assister à nos expériences et de lire nos ouvrages, mais bah ! s'il existe un démon c'est certainement celui de la curiosité

et nous comptons bien sur lui pour donner à tous le désir d'expérimenter et de voir. Qu'arrivera-t-il dans ce cas ? ce qui est déjà arrivé bien des fois ; c'est que ceux que la ridicule crainte du croque-consciences n'arrêtera pas, pourront constater par eux-mêmes que les esprits sont après tout de bons diables, et qu'au lieu de retourner l'an prochain entendre les sermons du révérend, ils grossiront le nombre de nos adeptes. Et cela grâce aux éloquentes et énergiques affirmations du père Dorgues, et faut-il le dire, grâce surtout à sa logique de théologien qui laisse son bon Dieu, ses anges et ses archanges bâiller aux corneilles pendant que le génie du mal invente ruses sur ruses pour tromper l'humanité.

Ceci nous rappelle un petit fabliau dicté il y a environ 3 ans par l'Esprit Jean et qui nous paraît trancher la question du Diabolisme par un simple coup... de bon sens. Le voici :

Maitre Jean, curé de village
Chargé d'enseigner le jeune âge,
A Petit-Pierre racontait
Les crimes de Satan et le mal qu'il nous fait ;
Toujours, disait-il, il nous tente,
Morts ou vivants, il nous tourmente,
Sa ruse triomphe ici-bas ;
Sa haine nous poursuit même après le trépas.

.....

A cette peinture sévère,
Petit-Pierre réfléchissait.....
Mais, dit-il, puisque Dieu le sait,
Lui, si bon, ne peut-il l'empêcher de mal faire ?

Qu'en pense le R. P. Dorgues ? Pourrait-il nous expliquer pourquoi le Bon Dieu, ayant créé Satan et pouvant le détruire, le laisse néanmoins ou méchamment nous tourmenter ? Pour nous éprouver ? soit, mais alors pourquoi le laisse-t-il se déguiser en ange de lumière ? sans doute pour que nous ne puissions discerner nous-mêmes le vrai du faux et soyons obligés d'avoir recours à l'Eglise dont les saintes consultations ne sont malheureusement pas toujours gratuites.

Voilà un thème qu'il nous ferait bien plaisir de voir développer par l'éloquent prédicateur, car il nous apprendrait sans doute pourquoi le Bon Dieu du Père Dorgues, qui laisse tranquillement Satan poursuivre le cours de ses exploits infernaux, ne se décide à sortir de son apathique indifférence pour arracher quelques malheu-

reuses victimes aux tourments du Purgatoire, qu'alors que les fidèles consentent à payer grassement à messieurs les curés les moyens de lui transmettre leurs doléances.

K. LEBAY.

Nous recevons la profession de foi suivante que nous adresse l'honorable M. Alfred Véron, depuis longtemps connu par ses convictions spirites. Nous accédons volontiers au désir qu'il exprime de la mettre sous les yeux de nos lecteurs.

PROFESSION DE FOI d'un Spirite de la première heure

— Croyez-vous en Dieu ?

— A celui de l'Eglise ? non.

— Alors vous ne croyez à rien ?

— Pardon : mon Dieu, à moi, si vous voulez que je le nomme ainsi, est tellement au-dessus de toute conception humaine, que je ne puis lui assigner une forme déterminée, ni des attributs particuliers, ni un séjour spécial céleste.

Je crois que dans tous les mondes, à tous les degrés de l'échelle, il y a une *force dirigeante* qui obéit elle-même à une autre force qui lui est supérieure, et ainsi de suite.

Cette croyance me suffit et je n'éprouve nullement le besoin d'égarer mon esprit à la recherche d'un sommet, que je puis pressentir, mais qui est inaccessible.

— Croyez-vous à la réincarnation ?

— La réincarnation seule, avec la loi des conséquences qui la motive, m'explique toutes les situations de la vie et me permet de voir *la justice* où je ne voyais que hasard et arbitraire.

— La réincarnation a-t-elle lieu sur la terre ?

— Je crois que l'esprit, poursuivant un but, cherche instinctivement à revenir vers le milieu qu'il a quitté, pour continuer une œuvre commencée ou sécher les larmes qu'il a fait répandre.

— Croyez-vous à l'immortalité de l'âme ?

— Je crois à la survivance de l'être, *puisque je corresponds avec lui* après sa mort ; et il est probable qu'il en est de même à chaque transformation. Quant à l'immatérialité de l'âme, et à son immortalité : *Je ne sais pas.*

ALFRED VÉRON.

UN LIVRE COMPROMETTANT

La librairie des Sciences Psychologiques vient d'éditer le livre suivant : *Critique du Clergé et de la Religion Catholique Apostolique et Romaine*, par Jules-Edouard Bèrel.

On se demande, en parcourant ce livre, ou mieux, ce fatras, à quel secret mobile ont pu obéir, en l'éditant, les continuateurs de l'œuvre d'Allan Kardec. Il serait difficile d'imaginer un amas de pages plus incohérentes et plus propres à rabaisser et à ridiculiser le spiritisme. Le trop crédule auteur de ces divagations médianimiques, qui se dit libre-penseur, et qui n'est que le jouet d'un vulgaire mystificateur, fait précéder le titre déjà long de son livre de ce trompe-l'œil prétentieux : *Etude spirite et philosophique*. Il eut mieux fait de l'intituler purement et simplement « fumisterie ». On peut en juger par les extraits suivants :

« On passe tout son temps à chercher l'amélioration et elle vous fuit toujours entre les mains. Comment faut-il faire pour la tenir ? Il faudrait des agrafes en acier pour pouvoir l'empêcher de se sauver, et ces agrafes sont dans la disparition des abus, ce à quoi je m'occupe en ce moment avec courage.

« Car pour la lutte il en faut, surtout vis-à-vis de ceux par qui je commence.

« Ceux-là, (les prêtres) sont dangereux. Gare aux coups ! J'en suis certain, ils vont chercher à me faire du mal, car je les ai vraiment bien fustigés.

« Que voulez-vous ? Il le faut ; l'intérêt moral est en jeu. Il va falloir défendre les mœurs : Je suis là pour ça.

« Ignorez-vous que ces hommes lorsqu'ils sont en mission vont faire l'amour aux femmes sauvages, car elles aiment bien les blancs ; noir avec blanc leur déplaît, elles adorent le mélange, et c'est naturel. Pour nous, le noir nous gêne et nous voulons nous en débarrasser. Qu'elles nous les prennent tous, cela formera une colonie de sang mêlé, qui fera des croisements et dénoircira leurs âmes en réjouissant leurs corps. »

Le but de l'auteur ne serait pas mauvais puisqu'il s'agit de fustiger l'Eglise et ses abus ; seulement, à force d'être grotesques, les coups qu'ils portent ne sont compromettants que pour les spirites eux-mêmes, assez naïfs ou assez peu scrupuleux pour encourager, propager et feindre de prendre au sérieux de semblables « Don-Quichottes ». Poursuivons :

« Eh bien ! je crois que c'est lui (Dieu) qui me dicte mes écrits, car ils

« me viennent sans que j'ai besoin de les chercher. Je les ai dans la tête
« aussitôt que je prends ma plume qui se dépêche de vider mon cerveau,
« toujours rempli des idées que j'ai à émettre. Cela me vient aussi facile-
« ment que de faire avaler à un enfant une fraise que je lui présenterais.
« Dieu, qui m'a donné cette faveur, est bien bon pour moi puisque, sans
« fatigue, j'écris tout le temps, et si ce n'était l'utilité de manger, de boire
« et de dormir, je serais toujours la plume à la main. »

Tel est en effet le danger de la médiumnité écrivante chez les médiums inexpérimentés. Généralement ils se trouvent portés à s'isoler, et on les voit se transformer peu à peu en véritables robinets. Ils écrivent à jet continu. Ils écrivent le jour, la nuit, à tort et à travers. Tous, il est vrai, ne se montrent pas doués d'une crédulité aussi fortement trempée que l'auteur du livre qui nous occupe, mais il est rare qu'à défaut de Dieu même, l'invisible farceur qui s'empare d'une plume isolée et confiante n'arrive à se faire passer pour l'un de ses messagers ou quelque autre personnage considérable.

Mais afin que l'on ne puisse nous accuser d'exagération ou de parti-pris, citons encore :

« Voulez-vous savoir comment j'ai été averti de ce que je devais
« devenir ? Eh bien ! j'ai fait du spiritisme, et le bon Dieu m'a parlé ; il
« m'a dit : Jules-Edouard Bércl, travaille pour moi, et je te donnerai le
« plus beau joyau de ma couronne. J'ai écouté ses ordres, j'ai pris la
« plume qui s'est trouvée de suite enchantée, car elle courait sur le papier
« malgré moi, me faisant écrire des paroles sublimes qui me firent pleurer.
« Quelles douces et agréables larmes j'ai versées ! Avec quel plaisir je
« buvais ces paroles divines, qui me faisaient une sensation délicieuse
« quand je les relisais !

« Quel bonheur j'ai ressenti ce jour-là ! Bonheur divin. Dieu m'a dit :
« bois à la coupe de l'esprit, j'ai bu et je me suis grisé à cette coupe
« merveilleuse que le Créateur m'a donnée.

Et la coupe en question qui, paraît-il, n'est pas moins enchantée que la plume du trop fécond médium, n'est pas près d'être épuisée, car trois ou quatre volumes de ce même enivrant nectar nous sont encore promis.

« Etudiez ce que je vous dis : j'ai la certitude d'être le serviteur
« de Dieu en écrivant ce livre qui, pour certaines personnes, sera l'œuvre
« d'un fou. Hélas ! que la folie est belle lorsqu'elle vous fait trouver d'aussi
« beaux aphorismes que ceux contenus dans cet ouvrage !

L'auteur appelle aphorismes les apologues dont son livre en effet foisonne. En voici un échantillon :

« Deux hommes s'en allaient prendre un bain. L'un dit à l'autre : si

« nous prenons quelque chose. L'autre dit : après avoir pris notre bain.
 « Bien, dit le premier, tu vas m'attendre ; je prendrai un verre de vin
 « tout seul. L'autre se baigna, et s'en alla. Il était parti lorsque son
 « camarade revint. Celui-ci se baigna seul, mais lorsqu'il voulut sortir de
 « l'eau il ne le put, le vin l'ayant grisé. Une femme qui le vit en cet état
 « passa son chemin. Il l'appela ; elle fit la sourde oreille. Passe une
 « autre femme ; celle-ci par pitié lui tendit les mains et le sortit de l'eau.
 « Elle s'apprêtait à partir, lorsqu'il lui tint ce langage : J'ai appelé une
 « femme, elle n'a pas voulu me tirer de l'eau ; je vous ai appelée et vous
 « êtes venue. Elle répondit : laquelle des deux a le mieux agi ? Eh bien !
 « dit-il, c'est la première, car sa pudeur s'est révoltée et elle a fui, et
 « vous, sans pudeur, vous êtes venue me tirer de l'eau.

Que le bon Dieu (de M. Bérel) nous pardonne si, à sa morale véritablement stupéfiante nous préférons la morale simplement humaine de la deuxième femme.

Tels sont pourtant les combles devant lesquels le divin interprète s'extasie en ces termes :

« Quelle puissance d'esprit, quelle élévation ils dévoilent, que de
 « bonnes pensées en si peu de mots ! Comment aurais-je pu trouver
 « d'aussi belles paroles dictées par un esprit supérieur à mon instruc-
 « tion, si le Créateur ne l'avait voulu. Je le bénis d'avoir fait de moi qui
 « étais peu instruit, un écrivain par la plume qu'il m'a donnée...

« Si vous pouviez deviner ce que j'ai encore à vous dire, vous trembleriez
 « d'apprendre cela tout d'un coup ; les émotions sont mauvaises, il faut,
 « lecteur, vous les éviter : aussi, petit à petit, je vais vous préparer à ces
 « effets qui pourraient vous effrayer si je vous les jetais de suite à la face,
 « sans préparation. Cela est si terrible qu'il faut des ménagements pour
 « vous les mettre sous les yeux...

Faut-il tirer l'échelle ? Non, glanons encore quelques passages, et puissent-ils servir de salutaire avertissement à ceux, dont le nombre est grand, qui, doués de facultés analogues à celles qui nous valent ce premier volume de transcendantes facéties, seraient tentés de noircir du papier en cachette.

« Eh bien ! Dieu m'a dit, je l'ai compris : Ton cœur est bon, ton âme
 « est juste, je te récompense, tu vas être mon secrétaire et tu publieras des
 « ouvrages que je te dicterai. Travaille, ajouta-t-il, travaille fort, la tâche
 « est rude ; oublie tes malheurs, sois homme, élève-toi, prends ta plume,
 « elle est bonne, elle relèvera le moral. Offre la coupe du bien à l'humani-
 « té : ta famille et tes lecteurs boiront à cette coupe si belle.

« Et je travaille en vous disant : buvez, grisez-vous de cette liqueur
 « comme je m'en grise moi-même, comme je me suis enivré à la coupe de
 « l'esprit, car cette ivresse est méritoire.

« Eh bien ! Je m'en suis tant grisé, que ceux qui liront ce livre pourront
 « dire : c'est le produit de son ivresse ; quelques-uns diront : de sa folie.

« Quelle sublime, quelle douce folie que celle qui me permet de produire
« un volume de trois cents pages, en huit jours de travail !

« Je souhaiterais cette folie à bien du monde, car c'est un cadeau
« de Dieu, puisqu'il y a six mois, je n'étais pas homme de lettres, et que je
« suis devenu tout d'un coup écrivain, moraliste, traitant d'économie poli-
« tique et de tout ce qu'on voudra que je traite : critiques, actualités, étu-
« des de toutes sortes ; mon cerveau est devenu apte à tout.

« Que voulez-vous ? Le bonheur d'écrire est pour moi le plus beau pas-
« se-temps que je puisse trouver. Quel plaisir de voir sa plume courir com-
« me le Juif-Errant, sans s'arrêter et sans crier gare aux abus qu'elle sait
« relater.

Ces citations sont déjà bien longues, mais comment résister à la
tentation d'y joindre encore celles-ci.

« Mais Dieu, qui sait tout, m'a jugé, il m'a dit : travaille... Publie
« tes ouvrages, et tes lecteurs seront émerveillés de te lire ; ils te liront
« plusieurs fois, car plus ils connaîtront tes ouvrages, plus ils les étudie-
« ront et plus ils sentiront l'ivresse de l'amour du bien.

« Travaille, mon enfant chéri, obéis-moi et je t'aiderai. Je suis certain
« que tu m'obéiras, j'ai voulu que ton cœur fut élevé et le mieux placé de
« toute la terre. J'en ai étudié les mouvements et j'ai reconnu qu'il battait
« pour toutes les nobles causes. Je t'ai dicté mon œuvre, je t'ai fait cadeau
« de ce diamant dont l'eau est aussi pure que ton cœur.

« Que voulez-vous, le bon Dieu me flatte ; je suis le plus heureux des
« mortels...

« Moi si simple il y a quelque temps, me voici classé au rang des
« bienfaiteurs de l'humanité, puisque je peux produire des choses aussi
« belles et aussi utiles.

« Il y aurait de quoi rire, si je vous contais ce que l'on demande à
« Dieu ; toutefois, pour fustiger ces gens-là, il faut que je les dénonce.
« C'est si bête de leur part que le Créateur en hausse les épaules et n'ac-
« corde rien.

« Les uns demandent que le bon Dieu leur donne des amoureuses,
« les autres des amoureux.

« Les uns demandent que le bon Dieu leur envoie un mari riche
« pour leurs filles à marier. Voulez-vous que Dieu s'occupe de marier les
« filles, lorsqu'il se propose avec moi de marier ce beau couple : la morale
« et les mœurs ?

« Dieu m'a dit : tu as été malheureux, désolé, injurié, vilipendé ; j'ai
« voulu que cela soit, cela a été ; je veux aujourd'hui te récompenser ; tu
« vas être aimé, respecté, écouté de tout le monde.

« Tu seras un des plus heureux de la terre que je te confie, car tu es
« digne de l'avoir ; ton cœur est bon ; ton âme est pure ; dirige-la sous
« ma loi et tu auras la récompense que tu mérites et que je te destine ;
« tu feras des miracles par tes écrits, par tes paroles, et tout le monde
« s'inclinera devant toi. »

Ce dernier alinéa n'est pas souligné dans le texte, mais nous

avons pensé qu'il était digne de l'être. Il est possible qu'un tel état d'exaltation ne soit pas encore la folie ; personne, néanmoins, ne voudrait soutenir qu'un cerveau déjà faible, surchauffé à ce degré, puisse fonctionner longtemps sans se détraquer. Comment se fait-il que les spirites expérimentés auxquels s'est adressée la victime, en quelque sorte inconsciente, d'une aussi monumentale et grossière mystification, ne se soient pas empressés de l'éclairer, de le " dégriser " ? Comment se fait-il, mystère plus inconcevable encore, que l'on ait consenti, à la *Revue Spirite*, à faire de la réclame à de semblables billevesées, à les éditer, à les lancer ?

Où l'ouvrage ne se vendra pas, et ce pourra être pour le malheureux auteur, dont la parfaite bonne foi ne fait pas doute, une cruelle déception compliquée peut-être d'un détraquement cérébral complet, ou il se vendra, et ce sera alors tant pis pour le spirisme, qu'une œuvre de ce genre en se répandant, ne peut que profondément déconsidérer.

M^{us} GEORGE.

Avis. — Avec la 6^{me} année de la *Lumière* Mme Lucie Grange inaugure un système d'abonnement *facultatif solidaire*, basé sur ce principe que le riche doit seconder généreusement les œuvres dévouées pour le progrès, faciliter le service aux déshérités, et que le pauvre doit aider plus pauvre que lui. A partir du 1^{er} mai, la *Lumière* sera de vingt pages au lieu de seize.

Abonnement annuel ordinaire : 7 francs, et au-dessus sans limites pour l'extension de la propagande. Abonnement réduits en faveur de la classe intéressante des travailleurs qui souffrent du chômage, ou des personnes éprouvées dans une carrière quelconque, depuis 7 francs jusqu'à UN FRANC selon les cas. Envoi d'un *spécimen unique* contre un timbre poste de 15 ou 25 centimes, français ou étranger, Ecrire directement pour les abonnements réduits à Mme Lucie Grange, directrice de la *Lumière*, boulevard Montmorency, 75, Paris-Auteuil.

Le Directeur-Gérant : M^{us} GEORGE.

Marseille. — Imp. Générale Achard et C^{ie}, rue Chevalier-Roze, 2 et 5.